

Steinlen au musée Rath : un anar tendre

Autor(en): **Gavillet, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **36 (1999)**

Heft 1409

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1014903>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Un anar tendre

PEUT-ÊTRE L'EUROPE AU début du siècle était-elle une réalité vécue plus fortement qu'on ne l'imagine. Le grand-père de Steinlen quitte l'Allemagne pour s'installer à Vevey, son père travaille comme agent postal à Lausanne, lui-même y fait sa formation, gymnase cantonal compris et même début d'université, les uns disent en lettres, d'autres en théologie, mais il devait surtout sécher ses cours, avant qu'il monte à Paris pour y devenir peintre et Français.

Steinlen, dans son époque

Il est connu comme dessinateur et comme créateur d'affiches, souvent habiles graphiquement et sentimentales, où des chats (qu'il dessine à foison, les chats noirs du Chat noir d'Aristide Bruant, c'est lui) jaloussent une petite fille à ample robe rouge tire-l'oeil qui boit, assise, une soucoupe de lait pur stérilisé. Dessinateur, il est celui de Paris, des grands chantiers d'alors, de ces ouvriers installés sur des échafau-

dages d'une hauteur vertigineuse, où nulle installation de sécurité, qu'exigerait aujourd'hui l'inspecteur du travail, ne les protège du vide. Ils voient Paris d'en haut, et jugent sa vie au sol, plus philosophes que dominants. Dans la rue se croisent les bourgeois et les bourgeoises qui affichent par leur vestimentaire leur condition sociale, mais aussi les femmes du peuple, les blanchisseuses avec leurs énormes baluchons qu'elles sont capables de tenir contre leurs hanches, les midinettes, les trotteurs. Un des mérites de l'exposition, qui est de qualité, c'est de démarginaliser Steinlen, souvent confiné dans les domaines qui lui sont reconnus. On croise Picasso qui a admiré Steinlen quand il vivait à Montmartre, chichement; ou on le compare pour des thèmes identiques à Münch ou Käthe Kollwitz. Si l'audace créatrice de Steinlen n'est pas toujours prolongée jusqu'à l'affirmation impérieuse, il demeure unique par sa capacité de tendresse et son agressivité protestataire.

Pour la tendresse, voir ce portrait émouvant de la Pierreuse. On appelait pierreuses les prostituées qui tapi-

naient près des chantiers en construction. C'est une femme déjà marquée, mais que le peintre traite avec respect et émotion. Oui la tendresse de Steinlen! D'autre part, son engagement social sans faille, qui ne tient pas seulement à sa collaboration aux journaux contestataires comme *L'Assiette au beurre*. Lorsque Forain, avec qui on le compare aussi, passe dans le camp antidreyfusard, Steinlen ne suit pas. Quelle charge dans ces dessins anticolonialistes! Anatole France, qui aimait «ce Français né Vaudois», louait son œuvre qui «fait frémir et charme aussi par sa douceur».

Quant aux Vaudois eux-mêmes, ils n'ont guère prisé Steinlen. L'essentiel des œuvres conservées en Suisse se trouve à Genève. Il n'y a pas un Steinlen dans l'exposition permanente du Musée cantonal. Sa tendresse aurait pu plaire, mais pas son engagement social que la bourgeoisie locale devait (ou doit) juger de mauvais goût. *ag*

L'exposition «Steinlen et l'époque 1900» est à voir au Musée Rath, jusqu'au 30 janvier, tél. 022/418 33 40.

NOTE DE LECTURE

Débattre du racisme d'Etat

L'AFFAIRE DES FONDS en déshérence a provoqué une réévaluation de l'histoire du pays dans la première moitié du siècle. L'essai sur le racisme d'Etat, que publient Anne Weill-Lévy, Karl Grünberg et Joelle Isler, se situe dans cette perspective. Leur livre veut démontrer qu'une politique raciste, en fait antisémite pour l'essentiel, a été mise en place aux plus hauts échelons de la Confédération à travers l'OCPE (Office central de la police des étrangers), dirigé de 1929 à 1954 par le désormais tristement célèbre Heinrich Rothmund. Un groupe restreint de hauts fonctionnaires, y compris dans les cantons, fut à l'origine de cette politique conduite avec la bénédiction d'une bonne partie des autorités élues.

Cette thèse, désormais connue, est brillamment exposée, avec à l'appui des documents parfois saisissants, en particulier cette lettre de décembre 1938 où Rothmund écrit:

«Lorsque nous en aurons fini avec les émigrants étrangers, nous en viendrons aux juifs suisses». Rétrospectivement évidemment, ce genre de phrase terrifie. Les auteurs décortiquent de manière passionnante la notion d'*Ueberfremdung*, intraduisible en français, et qui désigne non pas la surpopulation étrangère mais la submersion de la «suissitude» par l'esprit et les mœurs de l'étranger. Le recours aux guillemets est inévitable. Il est sans doute significatif que les Romands n'aient pas forgé de terme équivalent.

Toutefois ce type d'ouvrage pose de gros problèmes. Peut-on écrire et lire en 1999 un livre d'histoire sur «le racisme d'Etat», terminologie tout de même polémique, entre 1900 et 1942, en évitant l'ombre portée de la Shoah, qui bien sûr n'avait pas encore eu lieu et que les protagonistes ne pouvaient anticiper, au moins jusqu'à mi-1942? La réponse n'est sans doute pas simple.

Comment écrire ou lire en évitant l'a priori d'une complicité au moins passive de la Suisse qu'il s'agirait de dévoiler? Les auteurs restent prudents comme l'indique le sous-titre de leur ouvrage: à propos du débat sur l'histoire..., loin d'être achevé bien sûr et c'est tant mieux. *js*

Anne Weill-Lévy, Karl Grünberg, Joelle Isler, *Suisse. Un essai sur le racisme d'Etat 1900-1942*, éditions CORA, Lausanne, 1999.

Fabrique de DP

DANS LE NUMÉRO précédent, nous avons parlé du «Réseau pour la responsabilité sociale dans l'économie». Voilà la référence: Professeur Mario von Cranach, Institut de psychologie, Université de Berne, Muesmattstr. 45, 3000 Berne 9. *red.*